

ROBERT LEVESQUE

Journal inédit

CARNET XXV

(24 mai 1941 — 6 janvier 1942 ¹)

Écrit en Grèce occupée.

*Caserne de l'Hymette,
24 mai 1941.*

Une tempête de poussière souffle sur Athènes ce matin. Que m'importe ! Le printemps aussi bien n'existe pas pour moi qui me suis volontairement exilé de toute vie commune et de celle que je menais, extérieurement, jusqu'ici. J'ai voulu acheter ma propre estime au prix de tout le reste. J'ai voulu aussi rejoindre, à dix ans d'intervalle, le fervent prisonnier que je fus, marin, à Toulon. J'étais alors, comme une ruche, bourdonnant de pressentiments et d'espoirs. Toute ma vie s'étendait devant moi, et ses promesses et les œuvres que je voulais créer. J'étais ivre de puissances futures.

La vie, magnifiquement, m'a comblé. Je n'eusse pu imaginer dans ma cellule tant de voyages, tant d'amitié, tant d'heures souveraines. J'ai pris peu à peu possession de l'univers, de sa beauté, au point d'en tirer chaque année un bonheur plus subtil et plus grand. J'ai appris l'art de vivre, du moins celui de vivre à mon gré. Liberté, flânerie, loisirs, tout me fut accordé. Et c'est cela, quittant Spetsai l'autre nuit, que j'ai voulu renoncer. Les lectures mêmes que je me promettais ne m'ont pas retenu.

1. Les cahiers I à XXIV ont été publiés, depuis juillet 1983, dans les n^{os} 59 à 66, 72, 73, 76, 81, 94 à 96, et 98 à 105 du *BAAG*. — On sait que le silence de trois ans entre la fin du cahier XXIV (20 juin 1938) et le début du cahier XXV (24 mai 1941) est dû à la perte de plusieurs cahiers de son *Journal* par Robert Levesque dans les circonstances qu'il raconte précisément dans ce cahier XXV.

Il me fallait partir pour trouver du nouveau, me retrouver, et me punir peut-être — tant de bonheur, de paresseux bonheur, méritait, je pense, un châtement. Si une seule chose m'importe, écrire, il faut que je m'avoue qu'en dix ans je n'ai rien fait ; quelques pages çà et là, quelques progrès incontestables de style, mais point d'œuvre. Aussi pourquoi plus longtemps prolonger une existence préservée ? Je ne méritais plus ces douceurs, et même en arrivai à croire que les délices, l'insouciance avaient empêché mon travail. J'ai donc voulu me dénuder, m'éprouver moi-même grelottant, dépourvu et, par delà ma détresse, ressaisir l'homme permanent et solide — celui qui pense, qui sent, et peut écrire.

Je suis assis devant une table de caserne, dans une vaste chambrée, seul pour le moment. À terre, roulées, quelques couvertures ; aux murs, quelques linges pendants. On n'avait pas besoin de moi pour les corvées, ce qui me laissa libre ce matin. Poussière et mouches ici ne manquent point et je ne suis pas encore si nu que ces inconvénients ne m'atteignent. Quand la Guerre éclata — et que j'eus la chance exorbitante de n'être pas mobilisé — je songeai plus qu'à tous aux religieux cloîtrés, rejetés brusquement de leur solitude dans le monde. Je plaignais leur nudité exposée aux injures. Je m'aperçus ainsi que la Trappe où, à dix-huit ans, je manquai m'enfermer — ce que je sus, par un sursaut de goût pour l'aventure, éviter, — n'avait pas tout à fait cessé de peser sur ma vie. Peut-être gardais-je un attrait sourd pour le dépouillement et une nostalgie du don complet. J'étais celui qui faillit tout donner mais qui resta, hésitant, sur la rive. Le geste ébauché, demeuré en suspens, voulait à mon insu s'achever. Que de fois ne me taxai-je pas d'égoïsme ! En prenant de plus en plus possession de l'univers, inévitablement, je m'attachais à certains de ses biens ; des habitudes m'enchaînaient. Le plaisir même que je trouvais à changer de pays, — pour recommencer chaque fois, pensais-je, une vie nouvelle, — n'allait pas sans que mon bagage s'alourdît. Douces chaînes dont un riche eût souri ; tout mon avoir tenait dans quelques valises.

Elles étaient pleines, délicieusement, de douceurs et de livres la dernière fois que je quittai Athènes, au début du printemps. Après un hiver opulent dans cette capitale, — la seule peut-être qui restât aussi libre en Europe, — je décidai de retrouver la solitude. Le commerce charmant des amis athéniens et des nombreux Anglais amenés par la guerre m'avait saoulé. Que de figures particulières et secrètes me fut-il permis de découvrir sous l'uniforme ! La connaissance de nos livres dont témoignaient, pour la plupart, ces jeunes gens me fit toucher du doigt les rayons mêmes d'un esprit qui entre les deux guerres éclaira l'Europe ; pour l'amour de nos lettres on m'accueillait en camarade. Délicieuse

Athènes ! Ton hâvre, durant ce noir hiver, sera chanté un jour. Ces guerriers dans la ville causant de poésie, se réunissant pour lire en commun *Troilus*, oubliaient la guerre et la faisaient oublier. Pourtant, j'étais parfois gêné de les suivre dans de fameuses tavernes où l'abondance me rappelait trop souvent qu'en France on a faim. Le sens continental de mes amis se limitait au spirituel. Ils n'étaient pas encore hommes à se priver, par solidarité, des bonnes choses. Pas plus que moi, d'ailleurs, qui pris plaisir à courir les épiceries avant mon départ. Je sentais bien que la tranquillité, l'aisance dont jouissait la Grèce étaient précaires et qu'il ne fallait pas gagner la Thébàide sans provisions de bouche. J'y mis tout mon soin, toute ma gourmandise. Et je n'oubliai pas les riens indispensables à la vie quotidienne, dont je me fournis pour des mois ainsi que de bouquins. En somme, je m'entourais de remparts. J'avais, à vrai dire, pesé le pour et le contre. Convenait-il vraiment de fuir la souffrance et de se protéger à tout prix du malheur commun ? Peut-être eût-il mieux valu qu'un Français restât parmi les Athéniens — quitte à mener une vie dissipée. Mais j'étais las du monde ; je voulais m'enfermer studieusement entre Dante et Shakespeare. Depuis le malheur de la France, j'avais senti plus impérieux que jamais le besoin de me cultiver de façon à offrir comme malgré moi, plus tard, à mes cadets, l'exemple d'une éducation libérale, ainsi qu'on disait autrefois. Nul doute que le plaisir trouvât son compte dans cette décision. Quoi de plus doux que de choisir de beaux vers dans une île azurée, sans maître, entretenu à ne rien faire ? L'École, comptant sur mes services à sa réouverture, continuait de me payer. Tous mes devoirs étaient charmants. L'étoile qui me guida souvent — que Gide admirait — n'avait jamais si bien concerté les choses. J'ajouterai toutefois, en passant, que la chance n'a jamais rien fait pour moi d'elle-même. Je fus toujours son complice. J'ai voulu de près ou de loin les divers bonheurs qui semblèrent me tomber des cieus et, les ayant voulus, je sus me maintenir assez libre pour être prêt à tout moment à les saisir au passage. Le bonheur qui m'attendait à Spetsai, je l'avais à l'avance préparé. Les plaisirs d'Athènes épuisés, son sol déjà bien menacé, la retraite attendue allait m'ouvrir une succession de semaines et de mois radieux et sans bruit. De l'île, du moins, mes yeux ne verraient pas une horreur que j'avais sans cesse à l'esprit.

25 mai.

J'ai revu l'autre jour le Pirée. J'attendais plus de ruines. C'est surtout l'eau qui a souffert : je veux dire que le port est tout embouti de chemisées flottantes, de mâts, de coques incendiées. Des fantômes de vaisseaux calcinés se dressent le long des quais. Le Pirée n'était pas une

merveille, et cependant j'y ai passé, peu avant les bombardements, trois jours heureux. J'attendais le vapeur de Spetsaï dont le départ était tenu secret. Je n'avais rien à faire que flâner. Je me croyais à Naples, ou mieux à *l'étranger*, je ne sais où. Quel bonheur dans la confusion des soldats, des marins, de n'être connu de personne ! Je savourais devant les flots l'idée du départ et cette liberté que j'avais de choisir mon destin — avec l'assentiment des autorités. J'étais un vagabond en règle. Le défilé des troupes, leurs engins, la mouvante assemblée des mâtures formaient le plus attirant paysage qui, je le sentais bien, risquait à tout moment d'être englouti.

26 mai.

Écrivais-je, ce matin, bien installé dans un hôtel d'Athènes, mon esprit ne serait pas plus satisfait. Mais comment finira l'aventure ? Depuis que je suis ici, assimilé aux prisonniers australiens, on ne m'a pas interrogé. Ni les Allemands ni les Grecs ne connaissent mon existence, ni de quoi je suis accusé. Les efforts que j'ai faits à travers les sentinelles pour rencontrer un officier sont restés sans réponse. « Ma vie manque de fatalité ; je vais déclencher quelque chose », me disais-je en fuyant Spetsaï. Avouons-le, rien n'arrive. J'ai seulement disparu. Mais plus je demeure prisonnier, plus je deviens coupable.

Rien de charmant comme la maison que je louai dans l'île, ancien palais démeublé. Une allée de faux-poivriers pavée de mosaïques, un escalier fort large, une terrasse, conduisant à la chambre immense que j'élus. Six fenêtres régnaient sur la mer et la montagne. Je rangeai mes livres dans une encoignure, fis apporter quelques meubles, jetai çà et là des étoffes rustiques. Les murs blancs rayonnaient de lumière. De la terrasse, je ne dirai rien, ni davantage de la maison où tout conspirait à la joie. J'établis aisément un programme de lectures, surtout anglaises. J'entamai avec volupté les *Mémoires* de Saint-Simon. Une jeune Sophie venait chaque matin faire le ménage. Elle ouvrait de grands yeux, le jour de mon installation, en me voyant déballer mes boîtes — et je me trouvais ridicule de posséder tant de choses.

Le 6 avril, l'Allemagne attaqua la Grèce. Ne pouvant m'empêcher de penser sans cesse à ce nouveau drame, je n'en goûtai que davantage ma retraite. Les gens de l'île poursuivaient calmement leurs médiocres occupations. J'éprouvais du moins le besoin de remplir plus intensément mes journées. Michel me parlait dans ses lettres des blessés qu'il soigne à Clermont (beaucoup étaient d'abord prisonniers). Je le sentais bouleversé — et prenais honte de rester inutile. Salonique occupée, la radio, évoquant « ceux qui versent leur sang sur l'Olympe », encourageait la résis-

tance, mais bientôt, malgré le laconisme des communiqués, et à cause de lui, on put deviner que les nouvelles n'étaient pas bonnes, et je fus d'autant plus indigné de l'optimisme des insulaires. Ils écoutaient passivement la radio et, paresse ou indifférence, se déclaraient très satisfaits. Si je montrais de l'inquiétude, on s'empressait de me rassurer. « Nous jetterons les Allemands à la mer », disaient-ils. Peu de stupidités m'auront davantage écœuré. Personne ne pouvait faire l'effort de comprendre que c'était l'armée grecque elle-même qui chaque jour descendait vers la mer au point que le roi, les ministres durent s'embarquer pour la Crète. Je ne pus, ce jour-là, m'empêcher de verser des larmes et, loin de les cacher, je m'arrangeais pour qu'on les vît.

Les avions apparurent dans le ciel à la recherche de la flotte anglaise. On entendait au loin des explosions. Un matin, je trouvai au restaurant les P., ménage très élégant d'Athènes. Ils avaient fui la veille à bord d'un cotre, faisant voile de nuit vers la Crète pour gagner de là l'Égypte, puis l'Amérique où les attendait leur banquier. Cette évasion en costume de plage gardait je ne sais quoi de futile. P. semblait plus que jamais un enfant gâté. Le propriétaire du cotre, un ami grec des P., me dévisagea avec supériorité. « Vous êtes lâche de rester, semblait-il dire, et probablement un mauvais Français. » J'aurais dû en tout cas attendre la fin du mois — n'ayant plus d'argent — pour pouvoir m'offrir le luxe de l'héroïsme, et un aussi charmant bracelet d'identité.

29 mai.

Vaut-il la peine de poursuivre ? Une seule gamelle de riz ou de lentilles par jour ne pousse guère à l'inspiration. Où sont mes joyeux réveils, les mille petites voluptés qui faisaient le tissu de mes jours ? On me dira que je me suis jeté moi-même dans la gueule du loup. Je crains d'être tombé dans des pattes terribles. Et cependant je suis sûr que c'est toujours le meilleur qui arrive, et qu'au bout du tunnel je retrouverai la lumière — mais quand ?

À Spetsaï, le printemps triomphait ; ma liberté me charmait doucement. Je la croyais infinie, bien loin de me douter que dans l'ombre se préparait un brusque abandon de mes projets, de mon passé. Notre azur, tout parcouru de bombardiers, frémissait sans répit. Je revois l'intérieur d'un café où trois petits vieillards indifférents aux avions tournoyant sur nos têtes, comme aux pleurs de la Grèce, ainsi que chaque jour, jouaient aux cartes. Soudain, les vitres du café se mirent à vibrer, les volets à claquer. Une bombe était tombée sur l'île. Les vieillards, la barbiche tremblante, accroupis le long du mur, élevaient en l'air leur canne pour se protéger. Je les aurais jetés à coups de pied dans la boîte aux guignols.

Je fus bien surpris, le soir, de voir défiler sur la place une foule en chemise. Ces gens apparemment avaient froid ; ils marchaient avec peine ; certains semblaient blessés. Ils allaient hébétés, à tâtons, demandant où loger ; nul ne s'occupait d'eux. J'appris en questionnant la foule qu'un bateau de cinq cents réfugiés, bombardé, puis mitraillé, avait coulé le matin au large de Spetsai. Je n'en avais rien su, tant le pays resta indifférent. Je crus que notre École transformée en hôpital, attendant encore son premier blessé, accueillerait ces rescapés. J'en pris un, qui semblait très mal en point, par le bras. Quelques autres suivirent. Je les laissai devant l'École. J'appris le jour suivant qu'ils avaient été très mal reçus — sinon renvoyés — par le Médecin-chef qui avait peur de se compromettre. Dès le matin, le Maire, le Commissaire de police et celui du port avaient interdit de porter secours aux naufragés. Je commençai à trouver inhumaine l'île charmante. Je ne pouvais surtout me pardonner d'avoir laissé tout le jour les naufragés sans rien faire pour eux.

Le lendemain, autre aventure. Je faisais ma promenade quotidienne vers 6 h du soir, cherchant plus que jamais la solitude, quand je rencontre sur la côte un jeune officier grec. Il revenait tout armé du village où il avait embauché un mécanicien pour le conduire en Crète. Un garde-forestier sur la route lui souhaite un bon retour dans sa patrie. « Mais je ne suis pas crétois, répond-il. Je suis d'Athènes ! C'est étonnant, je ne rencontre personne qui comprenne la situation, du moins parmi les hommes. Ils ont tous perdu la tête, même les officiers. Les femmes sont beaucoup plus patriotes. » Comme j'écoute avec intérêt ses souvenirs de guerre, il s'écrie tout à coup : « Partez avec moi ! Je vous emmène. Rien ne vous retient. Il y a de la place sur mon bateau. — J'aimerais bien vous suivre, mais, comme vos officiers, j'ai peur. »

Nous avons gagné, à travers des rochers, une crique d'où se disposaient à appareiller trois caïques. Couchés sous des pins, une quinzaine de soldats anglais achevaient de dîner. Je les saluai à la ronde, quand l'un d'eux, un rouquin à l'accent faubourien, se lève : « Un Français ! Ah ! ça fait plaisir. Moi, je suis mi-Français, mi-Anglais. Vous venez avec nous ? » Ses camarades me regardaient fixement pour me supplier de les suivre. Tout occupés à fuir, ils paraissaient hypnotisés par le refuge de la Crète ; leurs yeux chargés de froide sympathie me transperçaient. « J'ai laissé toutes mes affaires chez moi. — Et quel besoin de bagages ! Venez comme vous êtes. Nous avons des provisions, de l'argent. Suivez-nous. Recommencez votre vie ! »

J'étais à peine vêtu et, vraiment, par *souci biographique*, je ne pouvais laisser à l'abandon ma maison. « Eh bien ! fit le rouquin, courez chercher vos papiers et revenez. Nous partons à 9 heures. — Don't wait for

me after nine », répondis-je. Chacun était sûr de me voir revenir. La nuit tombait. Je rencontrai dans les rochers des files de soldats, des fuyards et quelques officiers serbes très vieille garde dans leur uniforme vert et rouge. Tous se dirigeant en silence vers les caïques et vers la Crète libératrice semblaient sortir de terre. Ils me demandaient leur chemin sans s'étonner d'y rencontrer un Français.

J'arrivai tard chez moi, mais décidé à partir, conquis par la cordiale insistance des Anglais. Il leur semblait si naturel que je vinsse avec eux ! Je commençai à réunir fébrilement quelques objets. Bientôt je m'aperçus que j'emportais trop de choses et que j'en oubliais d'essentielles. J'arrêtai mes préparatifs. Déjà il était l'heure où le caïque devait prendre la mer. « Ils penseront que j'ai eu peur, que j'ai manqué de courage », me disais-je en remettant bien vite à leur place les objets que j'avais emballés, comme pour chasser les témoins de ma tentative. Mais ce voyage manqué, maintenant, me paraissait merveilleux ; il me semblait aussi que j'avais refusé un devoir. La nuit, tout agité, je ne dormis qu'à peine. Je me trouvai le matin désespéré. Étais-je un lâche ? Avais-je fait moi aussi *per villate* le grand refus ? J'ai horreur des remords et les évite toujours soigneusement, mais cette fois je me sentis la conscience empoisonnée. Je ne pouvais plus me regarder en face. Que faire ? Je sortis assez tôt, contre mes habitudes, pour tâcher d'oublier ma honte. Je rencontrai un collègue. J'allai à lui par besoin de me fuir. Ah ! mon démon faisait bien les choses. Le brave homme me demanda si j'aimerais partir. Sans hésiter — n'ayant que trop tardé — je répondis « oui ». « Eh bien ! c'est une affaire faite. Tenez-vous prêt ce soir. Je suis en quête d'un caïque pour un groupe d'Anglais. Vous partirez avec eux. » Je me sentis aussitôt soulagé. Ma honte avait disparu.

Je ne possédais que mille drachmes et mille francs français — ma réserve de guerre. N'importe. À ce moment, je serais parti en chemise. J'oubliais tout, et l'avenir et le danger possible. J'étais grisé. « Qu'il est facile d'avoir du courage », me disais-je, « c'est une chose irrésistible. » La fin du mois était venue, mais le caissier de l'École n'avait pas reçu d'argent. Belle affaire ! Seul le départ comptait. Je voulais me prouver que je n'étais ni un bourgeois ni un lâche. J'étais las de jouir de l'estime de mes amis sans avoir rien fait pour la mériter. Il était temps de gagner la mienne.

J'abandonnai la moitié de mon linge et de mes habits à des élèves boursiers. J'offris mes livres à l'École. Mes provisions firent des heureux ; déjà la disette sévissait dans l'île. Je dus distribuer mes rames de japon, de vélin, et jeter plusieurs cartons remplis de notes de lecture. Dix ans d'un travail daté de Fès, de Madrid, de Rome, de Moscou, que je

feuilletais souvent. Toute ma culture tient là-dedans, disais-je non sans rire. Je dis adieu à ma culture. Ce fut facile. J'avais soif de me dépouiller. J'emportais toutefois dans mon bagage de quoi faire n'importe où une figure honnête — mais je savais bien que les hasards de la route, un naufrage, une bombe, pouvaient me faire tout perdre. Peut-être aspirais-je secrètement à la ruine ?

Je mesurai d'un coup d'œil assez calmement le risque. Je sus fort bien ce que j'allais briser, peut-être pour toujours. Mais on avait tant brisé depuis un an les choses que j'aimais... Mon refuge si patiemment construit — et si simple, si sûr, — je m'empressais de le détruire. « Je fais peut-être la plus grande folie de ma vie », pensais-je, mais j'éprouvais obscurément le besoin de souffrir. La pensée des prisonniers français me hantait. Au demeurant, j'étais calme, sans aucun enthousiasme. Je partais moins pour arriver que pour quitter mon bien-être. Depuis la mort de X., je sentais beaucoup plus fort mon indépendance et, partant, le besoin de m'engager. Et puis, je l'ai dit, le désir d'écrire. Je me frappais sans pitié pour faire jaillir l'eau du rocher.

Ce dernier jour fut solitaire ; je pris sans témoin congé de mon passé. Mieux valait d'ailleurs cacher mon départ. J'écrivis un seul mot d'explication destiné aux M., qu'on leur donna Dieu sait quand. La nuit venue, et par un chemin détourné, je me rendis au caique. Deux porteurs m'avaient précédé. Je rencontrai les officiers anglais sans trouver parmi eux la ferveur des soldats de la veille. Le ciel et la mer se faisaient nos complices ; la nuit était fort noire et un vent doux soufflait.

À y bien regarder, mon acte d'héroïsme manqué reste celui d'un individualiste ; les têtes politiques le blâmeront. Mais que peut faire de mieux un individu, que sacrifier sa propre individualité ? Ce que j'avais de plus cher, j'ai voulu le donner — à contre-temps et sans fruit, je le veux bien. Mais il me fallait un beau jour éclater. J'ai voulu acheter le droit non pas encore de parler, mais de penser certaines choses sans hypocrisie. J'étais las de me voir toujours du bon côté de la barrière. J'allais maintenant découvrir la faim et les nuits de hasard « sur un lit de cailloux », le froid, la soif. La misère même que j'avais voulu éprouver fondit sur moi. Je connus la complète dépossession. Mais je ne mettrai pas en avant les seules raisons nobles. La curiosité aussi me poussa, et le désir de me jeter, à l'état pur, dans un milieu nouveau. Comme si jamais on pouvait sortir de sa ligne !

Du 6 au 15 juin.

La nuit se terminait à peine quand apparut, déchiqueté, l'îlot de Parapola ; dès le petit matin, les raids commencèrent ; il fallait se cacher sans

retard. Le bateau, prudemment, au milieu des récifs, se mit à louvoyer. Oh ! l'île repoussante, inhumaine. Comment y pénétrer ? une faille s'offrit, hantée d'oiseaux criards. Leurs hurlements à notre approche augmentèrent et toute l'île hérissée leur fit écho. À pas douteux, l'un derrière l'autre, nous commençâmes dans la nuit l'ascension des rochers. Elle fut assez longue pour que le jour se levât pendant que nous grimpons. Enfin mes pieds foulèrent de maigres lentisques. Je fis mine de monter plus avant, mais un large sergent-major me barra le chemin. Quand tous les hommes furent rassemblés, il les laissa librement s'aventurer sur l'îlot et m'intima l'ordre de me cacher sur place dans les buissons. J'y passai tout le jour au milieu des épines, écorché et bientôt dévoré de soleil. Le sergent, campé non loin de moi, se levait de temps à autre pour me surveiller. On me prenait pour un espion. Le sol de la Grèce, devenu ennemi, semblait maléfique aux Anglais. On me laissa toute la journée sans eau et sans pain, alors que des bergers de l'île avaient procuré aux hommes du lait, des fromages et même un mouton. Je n'osais rien demander ; il passait trop d'avions ; un seul signe de moi, paraît-il, eût fait pleuvoir des bombes. Les rares fois, le matin, que j'avais montré ma tête, des cris jaillirent de partout. L'état-major me tenait à l'œil. Au fond, cela m'amusait. Je dégustais le mépris naturel du militaire pour le civil, attendant l'heure où on me jugerait inoffensif — et peut-être utile.

Au coucher du soleil, grossie de quelques rescapés découverts sur l'îlot, la troupe redescendit les pentes. Je marchais le dernier. Les rocs, dans le demi-jour, semblaient plus effrayants que la nuit. Notre file était longue et allait pas à pas, précautionneuse et courbée. Entre deux pics, soudain, j'aperçus dans le groupe le chapelet des hommes ; déjà les premiers se hissaient à bord du caïque ballotté dans le fond de l'anse sauvage. Départ silencieux, solennel, de pirates ou d'écumeurs de mer.

Quelle nuit fut la seconde du voyage ! La plus mauvaise de ma vie. On m'avait d'abord envoyé à fond de cale, pensant que j'étais dangereux, même de nuit, mais l'atmosphère étouffante me fit remonter sur le pont encombré de dormeurs. Le caïque était minuscule ; dès que la mer se gonfla, il fut inondé. Impossible de se défendre des paquets de mer. J'étais tapi sous mon plaid que le vent soulevait et voulait m'arracher des mains. Je commençais d'avoir les pieds mouillés, puis ce furent les jambes. Des flaques se formaient sur le pont. Je claquais des dents. À quoi bon lutter ? Mes cheveux, ma chemise ruisselaient. Le bateau de partout faisait eau. Les hommes, dans la cale, pataugeaient. Pour seconder le Diesel, on hissa le foc. Le caïque se mit à gémir. Il me semblait — ce n'était que le cri des cordages — entendre ronfler sur ma tête des avions. J'étais si gelé et si las que je pensais sans protester : viennent la bombe,

et puis les mitrailleuses, pour me jeter au fond de l'eau. Je n'aurai pas plus froid ! Au loin apparaissait la forme allongée d'une île. C'était Milos. Alors, dans la froidure, un zéphir, soufflé de la brûlante Afrique, vint tièdement nous envelopper. Le bateau dériva ; ce fut de nouveau l'hiver. Puis, sans raison, ironique, le *South Wind* revint nous parler de délices. Quelle douceur de se laisser baigner sur le pont par ces effluves. De telles caresses faisaient pardonner toutes les peines du voyage et le désir de la mort du milieu de la nuit.

Nous abordâmes un des caps de Milos et courûmes à des grottes allumer de grands feux. Une danse de sauvages commença, chacun tournant autour des flammes en exposant ses vêtements. La fumée nous aveuglait, mais nous avions besoin de chaleur et ces grottes nous dérobaient aux avions. Le caïque, renonçant à nous convoyer, se dirigea vers le port. À quatre heures, à la file indienne, et par groupes espacés, nous partîmes vers l'intérieur de l'île. À tour de rôle, nous portions un blessé. Le brancard était lourd et le chemin malaisé ; j'avais les épaules meurtries. Quand des avions se signalaient, il nous fallait cacher la civière et nous jeter dans les buissons. La nuit tomba ; une ferme hébergea le blessé et la moitié des hommes. Je pris le parti de coucher dans la cour ; un petit mur m'abritait. Je fus bien étonné de m'éveiller le matin avec le soleil, sans courbature et gai, découvrant devant moi la rocaille de Milos parée de moulins et de blanches coupoles. Nous prîmes nos quartiers sur place, dans une ferme vide. Un bras de mer nous séparait du port. J'allai chercher à bord du caïque mon nécessaire de voyage. Je pus, après trois jours, me laver. J'avais rapporté aussi quelques romans ; on se les arracha. J'étais, sans le vouloir, providentiel. Il est vrai que tous se trouvaient dépourvus. Les officiers me demandaient qui une brosse, qui des ciseaux ou de la pharmacie. Puis vint le tour des soldats. J'étais un magasin ; cela brisait la glace. À vrai dire, on ne m'avait pas témoigné d'antipathie, mais la température ne s'éleva jamais beaucoup. Chacun vivait entre soi et pour soi, respectant le plus possible la personne du voisin et parlant à voix basse. J'étais tombé sur des hommes de l'armée permanente. Ils avaient les travers du métier ; leur horizon n'était que militaire ; ils manquaient tout à fait de curiosité. Mais, habitués jusqu'ici à l'abondance et au confort, ils savaient accepter sans se plaindre les difficultés de l'heure et partageaient avec moi très simplement leur cuisine. Les rapports entre les officiers et les hommes me frappèrent. C'était le ton de la bonne compagnie, fait d'estime et de considération réciproques. La discipline, la supériorité, le respect étaient pudiquement cachés. Cela ne manquait pas de grandeur. Je servais d'interprète à la troupe dans un mauvais anglais et un grec pis encore. Le chef de la bande, un colonel

qui s'appuyait en marchant sur une immense canne de berger, me demanda enfin d'habiter avec lui et ses officiers. Je compris qu'on avait voulu me mettre à l'épreuve et que j'étais jugé fréquentable. Satisfait du brevet, je déclinai toute offre de cohabitation, trouvant la société des troupiers beaucoup plus amusante. Notre vie était calme et gonflée d'espérance. Un torpilleur était passé la veille de notre arrivée cueillir des rescapés. Pourquoi n'en viendrait-il pas un autre ? Le caïque de Spetsai, renonçant à réparer sa coque, était reparti en cachette. Le patron avait débarqué mes valises sur le rivage et gardé la montre qu'il m'avait empruntée la première nuit pour les soi-disants besoins de la navigation. Il savait bien son rafiote incapable d'arriver en Crète. Mais les Anglais avaient versé au départ un acompte de cinquante mille drachmes. Pour ce prix, on pouvait faire semblant de tenter le voyage. Le véritable danger ne commençait qu'après Milos. L'affaire était d'or. Ce ne fut pas, hélas ! la seule fois que fut trompée l'armée anglaise dans son « nouveau Dunkerque ». Je pâtais moi-même plusieurs fois d'indélicatesses. Je trouvai, pour commencer, sur la plage, une de mes valises forcées, mais, chose étrange, on ne m'avait volé que des mouchoirs et quelques chemises.

Le colonel qui était le seul à se montrer en ville s'y rendait tous les matins pour parler. Cela dura huit jours. Quel temps précieux nous perdions ! Un matin, il m'invita dans sa barque. Je fus ravi de visiter Milos tout envahie de réfugiés, la plupart affublés de dépouilles anglaises pêchées à bord d'un vapeur coulé. Deux messieurs nous abordèrent sur le port. Ils parlaient le meilleur anglais et, bientôt, je le vis, un excellent français. L'un d'eux était un réfugié d'Athènes, l'autre s'était échappé de Sifnos. « Les Allemands, disait-il, y sont arrivés en hydravion ; je crois qu'on les a massacrés. Sifnos n'est qu'à trente milles d'ici, mais vous n'avez rien à craindre. Il faudrait des bateaux pour attaquer Milos ; les gens de l'île sont prêts à résister. Pourquoi n'enverriez-vous pas un message en Crète ? Mais oui, par la poste. Ici tout le monde est pour vous. »

Nous déjeunâmes avec les autorités du port. Les vins furent excellents ; on porta des toasts à la victoire de l'Angleterre. Pendant ce temps, les réfugiés dans l'île n'avaient même pas de pain et les Allemands approchaient.

Le soir, le colonel annonça qu'un destroyer viendrait peut-être nous embarquer dans la nuit. Il fallait monter la garde. Je veillais à la pointe d'un môle en compagnie d'un Tommy de Sheffield. Il parlait une espèce de slang, et je croyais jouer une pièce de Shakespeare. Hélas ! la nuit passa sans qu'aucun bâtiment parût. Un caïque verdâtre, depuis notre arrivée, se balançait près de la côte. On annonça que, son moteur mis en état, il serait capable de franchir dans la nuit les soixante milles nous sé-

parant de la Crète et qu'à la fin du jour nous embarquerions.

Que mes bagages me gênaient ! J'enviais les vrais réfugiés qui avaient tout perdu, ou plutôt ceux qui n'avaient rien emporté. Il fallut transporter à dos d'homme mes valises jusqu'à une plage déserte — ou qui, du moins, le semblait, car après le coucher du soleil sorti du maquis une multitude de soldats grecs et de civils dissimulés. On commença, non sans tumulte, à embarquer ce peuple et ses ballots. J'attendis calmement avec nos soldats, étendu sur le sable. La nuit s'avancit. Notre tour d'embarquer vint, mais on déclara tout à coup le bateau incapable de partir faute d'air comprimé. On ramena à terre, bien déconfits, les Grecs avec leurs bagages. Un vent froid s'éleva sur le sable et soudain parut emporter tout le monde. Chacun s'était enfoncé dans les broussailles et parmi les rochers pour y passer la nuit. Notre plage, exposée aux avions patrouillant dès l'aube, était des plus dangereuses. Je restai seul, abandonné, toutes mes possessions à mes pieds, au milieu du désert. Je traînai un à un mes sacs sous un buisson et m'endormis sur des pierres. Le matin, non sans user de protections, je parvins à déposer mes bagages à bord du Caïque. Cela m'allégeait, mais je fus bien surpris de rencontrer sur le pont un individu à tête de brute, vêtu d'un bleu de chauffe, que le colonel accusait l'autre jour de lui avoir lancé des pierres. On avait demandé son nom et ses compagnons répondirent en chœur : « C'est un inconnu ; il n'est pas d'ici. » Je comprends aujourd'hui que certains, par crainte ou par intérêt, s'étaient mis d'accord pour nous trahir. Mais la comédie était bien jouée. On employait comme figurants les innocents Crétois désireux de regagner leur pays. Il se pourrait que, les derniers jours, les officiers anglais n'eussent plus d'illusion sur notre sort et que l'ordre qu'ils donnèrent d'aller attendre le caïque à l'autre bout de l'île ne fût qu'une manière de faire diversion. Nous partîmes, par pelotons, l'après-midi, pour un versant sauvage de Milos. Personne au juste ne savait le chemin. La mer semblait nous fuir plus nous avançons. Les hommes affamés froissaient des épis et les mangeaient en marchant, comme les apôtres. Sur un plateau, un berger avec qui j'avais partagé du pain me demanda timidement ma photographie. Le plus comique, c'est que je pus la lui donner ; mes poches en contenaient plusieurs, destinés à la police. La nuit était venue. Tous les pièges de la montagne se dressaient devant moi. Je manquai plusieurs fois me perdre dans les ravins. Enfin j'aperçus de grands feux allumés pour nous signaler au caïque, flammes vaines près desquelles je me chauffai en montant la garde, la nuit. Une avarie mystérieuse avait empêché le caïque d'appareiller, apprit-on. Les Crétois qui nous avaient suivis grommelaient, mais les Anglais reçurent, imperturbables, le lendemain, l'ordre de redescendre. Des Australiens défilèrent sous mes yeux,

portant à la pointe de leurs baïonnettes des quartiers saignants de mouton. Je ne me pressai pas de me mettre en route, trop affaibli par le jeûne, la soif et les mauvaises nuits. Je flânaï. On m'offrit dans une ferme une tranche de pain et une timbale de thé. Depuis des heures, les soldats de passage trouvaient chacun, chez ces braves gens perdus dans leur montagne, un réconfort. Bientôt une paysanne, assise sur une ânesse et suivie d'un ânon, me tendit un bout de pain et de fromage, puis elle me dit : « Sautez vite sur l'ânon ; je ne lui commande pas de s'arrêter ; il est trop jeune pour comprendre. » Brave femme qui me laissâtes après deux heures de route, sans même attendre mon merci — l'ânon ne pouvait s'arrêter, — je penserai à vous quand je craindrai d'être sévère pour certains habitants de Milos !

Un étendard nouveau flottait sur la montagne et des fumées, au loin, s'élevaient du rivage. Les Allemands préparent là-bas un aérodrome, disaient les passants. Milos depuis la veille n'était plus la même, et le caïque verdâtre, jugeant bon de changer de place, avait l'ancre dans un véritable entonnoir aux contours abrupts. Déjà tous les Grecs avaient pris place à bord. La troupe anglaise, assise devant une chapelle, dînait. J'arrivai bon dernier ; on m'offrit un morceau de chevreau. Le réfugié d'Athènes qui parlait si purement l'anglais ne refusa pas de manger avec nous. « C'est curieux, me dit-il, nous embarquons en plein jour, alors que nous savons fort bien que les Allemands ont installé leur poste d'observation sur la côte, juste en face de nous. » Je pressentais le danger, mais pour rien au monde je n'aurais abandonné les Anglais ; leur laisser le moindre soupçon sur mon compte m'eût été intolérable. La baleinière commença de transporter les hommes dix par dix ; je fis partie du dernier voyage. « Que les Australiens quittent leurs grands chapeaux, recommandait, zélé, le réfugié d'Athènes. Nous sommes observés. » J'aperçus deux gendarmes assis dans les rochers. Sans doute était-ce des Crétois qu'on avait oubliés. Je leur fis signe d'approcher ; ils aimèrent mieux rester à terre à nous contempler. Les voyageurs étaient installés sur le pont, le long du bastingage. Quand les Anglais parurent, la foule leur demanda, comme d'habitude, des cigarettes ; mais ces jours de disette et de fuite avaient usé nos provisions. Les officiers descendirent alors dans l'unique cabine où se trouvaient déjà notre blessé et mes fameux bagages. Les soldats s'enfoncèrent presque tous dans la cale qu'on recouvrit de plancher. Certains restèrent sur le pont, cachés sous des voilures ; d'autres, vêtus en civil, ne se cachèrent pas. Quelques jeunes officiers grecs avaient apporté une mitrailleuse ; elle fut armée, puis camouflée sous une bâche. Un grand silence régnait sur le pont ; les gens, assis comme au spectacle, semblaient attendre qu'un rideau se levât. Après mes deux

jours de montagne, fatigué, mal nourri, sans nouvelles, je n'arrivais pas très bien à comprendre quelle comédie se préparait. Je m'étais assis le dernier ; faute de mieux, je me trouvais placé juste devant la mitrailleuse et appuyé à des bidons de benzine ; je n'eus ni la force ni le désir de chercher une autre place. Un officier anglais, sa jumelle à la main, faisait les cent pas sur le pont, inspectant Milos. Il s'arrêta soudain. Tous les yeux se portèrent vers un canot qui s'avançait rapidement. Ordre fut donné de s'asseoir et de rester immobile. Le canot décrivit une courbe élégante autour du caïque. Des officiers de marine allemands debout dans leur capote sombre nous examinaient froidement. Quel piège idéal que ce bateau ! À peine avais-je aperçu le canot qu'un des Allemands, revolver au poing, avait jailli sur le pont. Bientôt deux autres coururent occuper la plage-avant et le château-arrière pour nous tenir en respect. Le commandant demanda le patron du bateau. Chacun se déroba. Il insista. On poussa devant lui le personnage louche qui avait lapidé notre colonel. « Avez-vous des Anglais à bord ? » Le réfugié d'Athènes, qui se trouvait par hasard à la coupée traduisit la question. Déjà on avait découvert — et désarmé — les officiers. Le canot les emporta vers Milos. Le commandant avait fait appeler le mécanicien du bord et le gardait à vue. Les gendarmes, visiblement de mèche, montaient la garde sur la côte. Cette irruption des Allemands, l'escamotage des officiers anglais m'avaient semblé irréels, ou plutôt trop réels pour être vrais. Il me semblait qu'on jouait devant moi à gendarmes-voleurs et que tout, précis et prévu, se déroulait dans un film de cinéma. Le public semblait satisfait et demandait déjà des cigarettes aux nouveaux venus. Le tabac, paraît-il, n'a pas d'odeur. L'aimable Athénien, sans être interrogé, déclarait au commandant : « Si vous aviez été Italien, je vous aurais tué, mais, comme vous le savez, en Grèce on aime les Allemands... À Athènes, je prenais pension chez une Allemande. Tiens, c'est curieux, vous portez les mêmes bottes que les Crétois. » Déjà le canot ramenait un médecin et des sentinelles. Le médecin examina le blessé tandis que les sentinelles procédaient au nettoyage du bateau. Les Britanniques furent facilement découverts, mais quand on ouvrit la cale ils poussèrent une clameur féroce. On les désarma. Ils montèrent sur le pont. J'étais consterné de voir ces gaillards, qui foulaient tout à l'heure si hardiment la montagne, privés maintenant de liberté et de force. Ordre fut donné de mettre le moteur en marche. Le mécanicien prétextait une panne. D'un coup de pied, le commandant le jeta dans son poste et bientôt, lentement, le caïque se mit en route vers Milos.

J'étais resté assis, immobile, trop tristement surpris pour penser à mon propre sort. Les sentinelles avaient renversé, piétiné la mitrailleuse qui

me faisait face, sans faire attention à moi. Les Anglais, insoucians, plaisantaient. La nuit tombait. On arriva en vue du port. Un garde me fit lever et me poussa devant le commandant : « Je ne suis pas anglais. — Monsieur, vous n'êtes pas grec, vous appartenez donc à la force britannique », répondit l'officier. J'étais prisonnier d'un syllogisme vicieux. À quoi bon discuter ? Je tentai bien de parler, on ne m'écouta pas. Les sentinelles, impatientes, m'entraînaient vers une barque chargée de prisonniers. J'y descendis de force, incapable de m'expliquer, disant adieu à mes bagages qui m'avaient coûté tant de sueurs. La guerre est finie ! nous dit en route un des gardes, non sans satisfaction. Ainsi, à un an d'intervalle, devais-je en Grèce entendre cet écho de la campagne de France et, du milieu des Cyclades, tendre la main à mes compatriotes prisonniers.

Aujourd'hui, je le sais, mieux valut ne pas arriver en Crète, ou plutôt les chances d'y aborder étaient minimales. L'amiral J., mon voisin de chambrée, vit très peu de réfugiés là-bas. L'île était tout le jour observée. La moindre barque, aussitôt aperçue, recevait une bombe. Et comment sortir de cette île ? C'était une question même pour le roi, réduit à se cacher. Que de soldats, que d'officiers pris au piège en Crète n'allais-je pas voir venir me rejoindre à Athènes, gracieusement amenés en avion ! Soldats de l'Empire britannique, Chypriotes, Serbes, Égyptiens, il me fut donné tour à tour de vivre parmi vous. Notre rencontre était sans doute le but de mon voyage. La Crète en soi ne m'intéressait pas. Je voulais seulement me quitter moi-même. J'ai retrouvé en échange la saveur de la fraternité.

Nos gardes nous avaient enfermés dans l'école de Milos. Je fus réveillé le matin par leurs cris rauques. La vie nouvelle tant appelée commençait. On nous envoya à jeun, pour tout le jour, désempierrier un terrain. Les réfugiés d'Athènes vinrent nous aider. On leur avait promis à ce prix le rapatriement. Le travail ne fut pas trop pénible, mais nous n'avions ni pain ni eau. Le soir, de retour à l'école, je trouvai mes papiers et des lettres jonchant le sol. Des filous avaient forcé et emporté ma mallette avec mon argent, des écrins et tous les objets indispensables. Je me trouvai brusquement réduit à la mendicité. À qui me plaindre ? On nous avait ordonné le matin de laisser nos affaires à l'école, mais en oubliant d'y placer des gardes. Bien vainement, la police grecque fut incriminée. Je ne m'étonnai guère de cette perte ; je crois même que je l'attendais. Il est à peine utile d'ajouter que les valises laissées à bord du caïque disparurent elles aussi. Cela était prévu dès le départ, mais j'imaginai épiquement des bombes et un naufrage. La vulgarité de ma ruine m'humiliait.

On nous transporta enfin au Pirée. Nous y passâmes tout un jour amarrés à un appontement désert. Le peuple apprit bientôt la présence des Anglais et se massa pour nous regarder de loin. Peu à peu, dans le dos des militaires de tout grade, prenant un malin plaisir à nous photographier, d'agiles gamins se glissèrent pour nous lancer des cigarettes. Cela devint un jeu — et qui avait ses risques ; les sentinelles furent bientôt débordées. Par une sorte d'émulation, à mesure que le jour s'avancait, la générosité publique augmenta. Des centaines de paquets de cigarettes tombèrent sur nos têtes. Les Anglais emplissaient leurs poches à crever. Quand les gens, enhardis, s'approchèrent, je m'aperçus de leur air famélique, ce qui ne les empêchait pas de puiser pour nous à deux mains dans leurs sacs. Je vis voler sur ma tête des citrons, de la saucisse et même des cornichons. Certains se dépouillèrent de toutes leurs réserves. Une intrépide vieille aux mèches folles ne se lassait pas de nous apporter en courant la becquée, malgré les sentinelles qui lui barraient le chemin. Un vieillard caché derrière des sacs envoya un enfant nous porter un paquet. Je le voyais sans qu'il le sût, dans sa cachette, sourire tendrement en s'essuyant les yeux.

Puissent ces actes nobles et pitoyables éloigner de mon souvenir les trahisons scandaleuses dont je fus cent fois témoin en prison. J'ai vu jusqu'où peut aller chez certains l'amour de l'argent ; je le tairai par respect. Aussi bien mon désir n'est-il pas de peindre ma captivité. J'ai voulu seulement m'expliquer à moi-même un départ qui m'étonna tout le premier [et qui me reste encore mystérieux].

Depuis un mois, je vis interné au pied de l'Hymette. Je dois m'en réjouir. J'aurais pu être expédié en Allemagne. Un soir de mai, on annonça à notre groupe qu'il partirait en convoi pour Salonique et de là pour Francfort. Impossible d'expliquer ma situation : nous étions considérés en bloc, et les gardiens ne parlaient qu'allemand. Seuls, couchés sur une liste spéciale, quelques civils grecs devaient rester à Athènes. Je me sentis en danger et, bien que prêt à accepter non sans curiosité mon sort, je cherchai désespérément un moyen de me délivrer. Un moment, je me crus sauvé. Une sentinelle voyant mon costume civil me dénombra parmi les Grecs et me dit de rester avec eux. Des camions avaient déjà emporté plusieurs fournées de prisonniers. Restait encore un petit groupe d'Australiens et d'Arabes. Je m'endormis. Soudain, au milieu de la nuit, les lampes s'allument : j'entends des cris. Un garde rassemble les gens du dernier convoi. Il tient à la main la liste d'exceptions. Je n'y suis pas inscrit. Il me faut donc partir. J'essaie de résister. Le garde porte la main à son revolver. Des hommes d'arme dans la cour surveillaient l'embarquement des prisonniers. Au moment d'entrer moi-même dans le camion, je

prononçai le mot magique d'*officier*. On m'indiqua aussitôt à quelques pas un caporal ou un sergent. Je lui dis n'importe quoi en français. « Ah, fit-il, vous êtes grec ! remontez vous coucher. »

Emprisonné comme Anglais et relâché comme Grec, j'allai me rendormir très satisfait.

Ekali, 24 juillet.

à *Claude Mauriac*

Tu devines en revoyant mon écriture que j'ai appris ton deuil ¹ — mais je sais par expérience que tout est inutile devant une telle peine. Moi-même ayant perdu mon père cet hiver ², je ne l'ai dit à personne pour n'avoir à entendre aucune consolation. Tu te souviens que les adieux que j'ai faits à mon père, c'était en ta présence. Cet adieu qui était le dernier, où je t'avais près de moi, t'a rendu encore plus cher à mon cœur — je peux te le dire maintenant — et tu trouveras peut-être dans ce lien qui est né entre nous, et que ton deuil resserre, un appui. Je n'ai pas été témoin, moi, des grandes souffrances de mon père, alors que tu as vu souffrir le tien, sans pouvoir rien faire que souffrir aussi. Pauvre ami que je sais tendre et si plein de pitié, tu es navré d'avoir perdu un père comme le tien. Mais je devine qu'une de ses grandes joies fut de t'avoir pour fils. Je me rappelle le moment où il découvrit ton Journal — et qu'il n'a pas douté que tu serais, fidèle à ta jeunesse, digne de lui. Je ne pense pas à Paris ni à la France sans me dire, dans ma tristesse, que tu es là, toi et quelques autres, et que tout ne saurait être perdu.

10 9^{bre}

(Appris que la mort de Mauriac était une fausse nouvelle. Il y a chance heureusement pour que ma lettre ne soit point parvenue...)

28 avril 42.

Michel m'écrit le 11 9^{bre} par la Croix-R[ouge] qu'il n'a pas adressé ma lettre.

Athènes, 12 août [1941].

à *Gide*

Un bonjour en passant, puisqu'une occasion s'offre de rompre le silence. Depuis une lettre écrite en mars (après une relecture des *Faux-*

1. Le bruit avait couru de la mort de François Mauriac.

2. En novembre 1940.

Monnayeurs, l'aurez-vous reçue ?), que de choses ! mais il en faudrait bien d'autres pour interrompre notre dialogue, et je ne sais quelle joie fondamentale que vous avez protégée en moi et qui survit. Il est plus que probable qu'un assez long récit de mes aventures de mai-juin (j'ai voulu prendre ma part de la guerre), que j'envoyai indirectement à Vichy, ne vous sera point parvenu. Pardonnez ma paresse. Je n'ai pas le courage de copier de nouveau quarante pages. Vous m'y auriez vu sur les flots pendant que la Grèce était envahie, mais bientôt arrêté et fait prisonnier comme « volontaire », ce qui dura quarante jours (avec le risque d'être envoyé en Allemagne) et qui fut une expérience enivrante de fraternité et de dépouillement, car j'avais absolument *tout* perdu. Libéré depuis six semaines, je suis reparti de zéro, rachetant — et à quel prix — les moindres objets et *tutta la robba*. La Providence, faisant bien les choses, me procura de l'argent et me voici remis à neuf. Tout est vierge et encore anonyme de ce que je touche (je suis bien prêt à le reperdre), mais l'important était de se donner un bon coup de balai dans la mentalité. J'imagine avoir assez gagné dans mes péripéties. J'ai surtout appris que je n'étais pas incapable de ce qu'on appelle courage. « Expérience bien inutile, m'ont dit des Athéniens, nous savions ce que vous pouviez faire... » Grand merci ! mais moi, je ne le savais pas du tout.

Assez vraisemblablement, je travaillerai cette année à l'Institut français — belle situation. La vie est ici on ne peut plus dure (je ne parle pas pour moi), rareté des produits et extravagance des prix. Le génie commercial de ce peuple trouve un terrain rêvé dans le marché noir. L'été triomphe en ce moment et il me manque quelque chose. Ne cherchez pas. C'est vous. J'aimerais, tout comme les autres étés, vous voir le matin et le soir, et dans le jour encore, mettre en commun la vie et la vacance. Je ne manque pourtant ici ni d'amis fidèles ni d'amis intermittents, mais j'ai connu tellement mieux, et il faudrait si peu pour que nos jours anciens recommencent. Ce « peu » qui nous réunirait suppose à vrai dire de grands bouleversements. Vivons tout de même dans l'approche du prochain été...

16 septembre.

Hier, visite d'un fou. Mais pourquoi le noter ? C'était un persécuté banal venant trouver le professeur de français pour le prier de mettre en forme un document. L'énorme rouleau de papier qu'il tenait me mit aussitôt la puce à l'oreille. Il me fallut essayer durant trois heures le filandréux délire du monsieur. Je fis soudain, en l'écoutant, un sordide calcul. Cet homme avait été un des grands tailleurs de Paris. Je lui dis que j'avais besoin d'un complet ; il s'offrit à le couper gracieusement. Je

n'avais qu'à lui porter l'étoffe. Chose comique — tant j'en suis réduit aux expédients, — cette étoffe me sera vendue à très bon compte par un marchand qui m'a demandé des leçons (c'est le père d'un élève de Spetsaï). Je fais, à vrai dire, de l'obsession vestimentaire. Je suis arrivé depuis ma sortie de prison à remonter tout mon trousseau ; il ne me manque plus qu'un costume d'hiver.

J'avais la tête un peu ennuagée après les trois heures de conversation. Sur le soir, j'allai porter chez leur propriétaire les vaseux documents avec une lettre courtoise et modeste, — bien assuré pourtant que j'entrerais au nombre des persécuteurs.

L'après-midi, je donnai deux leçons, puis fus prendre une glace chez Zouars pour voir passer les jeunes Athéniens et le flot des occupants. Je suis, comme on le voit, assez désœuvré. Je lisais *Faust* dans la traduction Nerval. Elle m'inspire de grands doutes. Je n'ai pas retrouvé l'ivresse de ma lecture de 1934. Il est vrai que c'est peut-être le *Second Faust* — que je n'ai pas ici — qui m'avait tant bouleversé.

Grand besoin de servir. Je donne mes leçons avec un goût extrême. Et les élèves s'en aperçoivent ; ils s'y intéressent. J'arrivai l'autre jour un peu en retard chez un garçon de quinze ans : il m'attendait anxieusement au balcon.

L'Institut verra son ouverture retardée (s'il ouvre). Dommage. J'ai l'illusion que débiter dans cette école serait entrer dans la vie ! Depuis un an je n'ai pas travaillé ; aucune heure régulière. Je sais qu'à l'Institut les élèves *écoutent*. Je sens un assez grand besoin de donner quelque chose — et moi-même par-dessus le marché. Et puis ainsi j'aurai un revenu stable, ce qu'il faut considérer...

J'ai eu souvent le désir de changer ma vie (je sais que c'est impossible), mais avoir quelque chose à faire et y être obligé, cela m'attire. Trop de fantaisie, de hasard, à la fin lasse. Un peu de contrainte, par pitié ! Être attaché à un milieu (j'ai trop tendance à m'échapper) et voir ce qui arrive. Que désiré-je au fond ? Quelques amis nouveaux, c'est toujours le cœur qui s'expose.

Prodigieux *Mort à crédit* de Céline. Lu assez mal d'abord à Moscou. Obscénité sans joie d'une enfance grise.

Mon fou me parlait hier des vieillards ignobles, des marins qui s'approchent de lui dans les rues pour le *testiculer*.

Passé quatre mois et demi sans écrire un mot de journal. Cela m'a-t-il profité ?

Disparition dans mon naufrage d'une dizaine de carnets : juin 38 à avril 41. Cela, en temps normal, eût passé pour le malheur le plus noir.

Y ai-je gagné une purification ? Michel et Gide possèdent des extraits (les voyages en Grèce). Un seul agacement : que ces carnets ne soient pas vraiment perdus, qu'il ressortent plus tard je ne sais d'où. Nitchevo !

14 octobre.

Abandon du journal — mais vie intéressante.

La chèreté fantastique des vivres, leur rareté, quel hiver misérable nous préparent-elles ? J'ai vu dans la journée deux hommes mourir de faim sur la chaussée. Il y a une joie laide de se sentir privilégié. Je suis de ceux qui ont le moins maigri... L'argent — grâce à des chèques tirés sur Paris, à des leçons que je donne, — ne m'a pas encore manqué. Et même je m'appête à devenir le professeur à la mode. Je me souviens que Jouhandeau me disait, voici quinze ans : « Si vous ne cherchez pas le monde, c'est lui qui, intéressé, vous cherchera. » La sympathie qui m'environne me pousse irrésistiblement à donner le meilleur de moi-même, et cette culture que dans des années silencieuses j'ai essayé d'acquérir. Combien de fois (pour certaines citations, pour la préparation de mes cours à l'Institut) m'ont manqué mes fameux carnets de notes ! Mais cela est bon ; il convient que je me heurte souvent aux notes de la guerre, à la guerre elle-même. Je n'ai rien vu de celle-ci. Je m'en persuadai bien hier soir, écoutant les hallucinants souvenirs de Crète du jeune Cambors. Je suis fier d'avoir gagné sa confiance. Toujours une amitié nouvelle — et j'ai besoin de celle des meilleurs — me semble une conquête.

Je ne lis plus rien qu'en vue de mes cours ; ils commenceront en novembre. Littérature, histoire moderne, histoire de l'art. Je me sens obligé d'intéresser, de mettre de la vie dans mes discours. Étrange comme le travail me devient facile, à moi si paresseux, quand je devine qu'il pourra me faire aimer. Le besoin de bien faire, je le découvre, est profond chez moi. Je ne connaissais jusqu'à présent que la peur de ne pas faire assez bien ; elle m'a toujours retenu d'écrire. Maintenant, la confiance qu'on m'accorde va peut-être me donner de l'élan. J'inaugurerai ce soir des conférences (mondaines) chez les Tsatsos. On m'a supplié de dire quelques mots chaque semaine et de lire des textes. Athènes parle de ce projet. Déjà Mme M. m'a fait demander pour son salon une répétition de ces lectures. Je suis émerveillé que des gens qui ne me connaissent pas veuillent payer pour me voir. Je n'aurai pour toucher qu'à présenter des textes qui sont dans mes cordes, et qu'à les lire comme je les sens. Je donnerai ce soir *l'Enfant prodigue* de Rilke et celui de Gide.

J'ai envoyé à ce dernier une copie nouvelle de mes aventures. J'ai profité du départ de jeunes Français pour écrire à Paris où sont rentrés Maman et Michel. À part cela, privation totale de la poste. Et cette vie

du Moyen-Âge, peut-être, ne commence qu'à peine. En partant, l'autre jour, ce jeune ménage d'instituteurs m'a offert des cartes de pain et, comme je protestais, ils m'ont dit : « Mais non, prenez-les, puisque vous avez le courage de rester en Grèce. » Courage peu méritoire, car je ne pense guère aux difficultés fatales de demain, et me laisse charmer par l'aventure de ma vie, ma conquête d'Athènes pourrais-je dire. L'homme ne vit pas seulement de foie gras ou de truffes, disait Papa quand nous lui réclamions de ces plats coûteux. J'ai pour ma part autant besoin d'amour que de pain. Mais j'ai bien vu en prison comme l'esprit peut se détendre, s'affaisser, faute de nourriture. Quand le niveau de vie baisse, le niveau spirituel baisse aussi, me disait l'admirable professeur napolitain. Cette parole me hante... Quand on a faim, tout paraît bon. Puisse le sens de la qualité qui est notre raison de vivre ne pas s'émausser à jamais dans cette vie étrange.

26 octobre, 5 h du matin.

Il faut un réveil nocturne pour que je prenne la plume. Passé une partie de la journée à Psychico chez les D., où je trouve un foyer, et tant d'attentions merveilleuses. Comme on me soigne ! Plaisir d'être attendu et de faire plaisir à Marc. Il est beau, et je sens son esprit palpiter devant moi. Nous lisons La Bruyère ; il s'exerce à écrire. L'intelligence, le besoin d'apprendre chez certains Grecs de quinze ans est chose merveilleuse. Après le déjeuner, je lui donne, ainsi qu'à sa mère, une répétition de la lecture que je ferai cette semaine des *Lettres* de Max Jacob. Je ne sais rien de plus drôle, et je les ai bien faits rire. Mais le terrible, c'est que je ne sais pas moi-même, en lisant, garder mon sérieux. La sonorité des mots, des phrases est elle-même trop cocasse, — aussitôt que j'entends ma voix, j'éclate. Je suis bien sûr du succès, mais je crains de tout gâcher par mes fous-rires. (Le succès de ces lectures est assez grand. J'ai donné déjà *l'Enfant prodigue*, puis les poésies de Max avec présentation de l'auteur, anecdotes. À chaque séance il vient plus de monde. Je me sens encouragé. J'avais tant besoin qu'on me demandât quelque chose.) Rentré sur le soir à Athènes. Visite à Mme Merlier. Il appert — et elle s'en rend compte — que mon jugement sur les Grecs est sévère. Elle me reproche de ne voir chez eux que les vilaines choses. Sans doute suis-je empoisonné de puritanisme — et puis, je l'avoue, il y a quelque chose dans ce peuple (l'Orient ?), une certaine propension au vol, au mensonge, le manque de conscience professionnelle ? à quoi je me heurte depuis des années. La misère, hélas, la famine développent en ce moment tout ce dont j'ai horreur. On me reproche d'oublier l'effort sublime de la campagne d'Albanie. Que tout est difficile ! Je sais bien l'héroïsme étonnant qui fut déployé. Mais quelle chute ! Je connais les raisons de celle-ci et

le désespoir de s'être tant battu pour rien. Je n'admets pourtant pas le vol. Si je pouvais l'admettre, aujourd'hui que la faim triomphe, je sais trop tout de même que, du temps où l'on mangeait, il en allait de même. On vole et on trompe par sport. La souffrance ne grandit pas... (du moins, que bien peu d'êtres). La faim que je n'ai pas encore connue — que je connaîtrai un jour, — comment n'emporterait-elle pas la morale, et quand les riches (à commencer par la colonie française) donnent un si triste exemple ?

On me reproche de ne pas savoir le grec ; cette langue, il est vrai, ne m'attire pas. Je n'ai pas grande envie d'approcher le peuple. Et ce n'est pas manque d'amour. Je me sentais si près des Arabes, ou des Russes, dont pourtant j'ignorais la langue. Dans ce temps de cyclône, ce n'est peut-être pas seulement la laideur des Grecs que je découvre, mais celle de l'homme. Il existe, me dit-on, d'admirables vertus dans ce peuple. Eh ! je le sais — et qu'il est capable (comme les Russes) des extrêmes. C'est par malheur l'extrême mal que je vois surtout se développer. Il existe des actes de dévouement, d'abnégation, me dit-on ; on me reproche de ne pas les voir. Je ne doute pas qu'ils existent. Par malheur, je ne les rencontre point (et ce n'est pas mauvaise volonté). Je pense cependant qu'ils restent des cas individuels. Le manque de solidarité auquel on assiste est inconcevable. Je sais pourtant — et je suis trop individualiste pour ne pas aimer cette idée — que quelques âmes pures et généreuses font pardonner bien des faiblesses, de même que l'Église est sauvée par ses saints. Je sais le manque terrible d'éducation et d'exemple... Je sais aussi que ceux qui ont volé et trompé leur prochain, dans le même instant (ou presque) sont capables de profonde générosité. Ah ! tout cela me gêne, je me heurte à je ne sais quoi. Mais que le manque d'imagination me choque ; voir un pauvre voler un pauvre (et c'est vraiment une guerre de loup à laquelle nous assistons), je ne peux l'admettre.

Dîné chez les T. Bouleversés par les événements de Nantes et de Bordeaux. Le calvaire de la France — je me le dis depuis deux mois — n'est pas fini. Que verrons-nous ?

Cette journée fut en somme de dissipation. Et il me reste tant de bouquins à annoter pour mes cours ! J'emploie le système berensonien : tout connaître d'un sujet (ou du moins le plus possible) et attendre une intuition. C'est toujours ainsi que j'ai travaillé : je noircis du papier, notant çà et là toutes sortes de fragments, d'idées contradictoires chipées dans les livres, et c'est de cet humus que je sens se lever quelque chose. Toute la semaine, je la passerai à piller. Il me faut être prêt. Les stimulants ne manquent pas. J'aurai la concurrence de mes collègues et le point d'honneur d'attirer les élèves. J'attends à vrai dire beaucoup des étudiants.

Leur confiance, leur travail et celui que je fournirai pour eux m'immuniseront contre tant d'angoisses. Mais il y a des bornes à la misère, et à la résistance. Je suis ravi d'être occupé, et de travailler. C'est la première fois de ma vie que je suis forcé. Je savais bien que la contrainte me manquait ; j'aspirais après elle.

J'admire qu'ayant *tout* perdu je n'aie rien perdu. Jamais je ne me suis senti plus riche et plus prêt à donner. Je ne suis pas un érudit, mais je vois bien ce qui me reste après tant d'années que rien ni personne ne saurait m'arracher.

13 décembre, 5 h du matin.

Vie tout entière dévorée, dévouée. Je suis loin de m'en plaindre. Pour un peu, l'Institut m'ôterait le temps de penser (du moins à moi). Cette idée de l'« action », de l'occupation, qui m'avait toujours épouvan-té comme une sorte de viol, qui me comblait de désespoir jadis si un jour, par exemple, était trop plein de rendez-vous, elle me sourit aujourd'hui. Ce n'est pas une fuite, car au fond je me trouve (du moins en partie) dans mon travail. Enfin on me demande quelque chose, et je suis ivre de don. Je n'aurais pas cru que si tôt sonnât l'heure de restituer tant de lectures, d'heures paresseuses passées à orner un esprit. Je n'ai pour l'heure plus le temps de lire. Je relis, et ceci à l'usage de mes auditeurs. Ainsi tant d'émotions, tant de bouquineries ferventes du passé, aujourd'hui me gagnent mon pain quotidien. Grande chance que je fasse un métier que j'aime, auquel je me passionne. Les semaines sont trop courtes, mes heures de cours trop brèves pour tout ce que je voudrais dire. Comme ils écoutent, mes étudiants ! Je pressentais bien que ceux qui veulent et pensent recevoir une culture s'ouvrent tout entiers à ses inspirations, maintenant je sens autour de moi dans l'extrême silence de leur attention comme le souffle chaud de leur volonté de comprendre et d'apprendre. J'ai dans mes mains un instrument des plus sensibles, et je reçois de l'amour. Aussi je suis heureux. Est-ce honteux ? Alors que dans les deux minutes de chemin qui me conduisent de ma chambre il m'arrive de voir défail-lir chaque jour plusieurs pauvres ? Depuis longtemps, je ne sors plus pour le seul plaisir de la promenade. Le temps et le cœur me manquent. Faut-il dire le cœur ? Ce qui m'effraie le plus, c'est comme on s'habitue à voir mourir de faim. On devient dur, à force de voir tant d'êtres gisant, râlant. On s'habitue à n'avoir rien à leur donner. Et on est pris d'une sorte d'instinct farouche de conservation qui vous blinde. Aujourd'hui que je suis mêlé aux souffrances de ce peuple (sans en être touché directement, pourquoi ?), il m'arrive de revoir des tableaux de Moscou qui s'éclairent. Les formes de la misère se ressemblent, mais, alors, je manquais d'éléments pour juger. Il faut le dire aussi, dans la souffrance le peuple russe était

plus beau.

Une grande satisfaction encore, c'est mes lectures publiques. Je me sens envahi chaque semaine par l'auteur que je choisis (je viens de traiter deux fois de Claudel). C'est une volupté amoureuse vraiment que d'entrer dans les textes ; de se faire autre, et là encore l'attention d'un public immobile m'invite à ce dédoublement. J'ai trouvé des joies bien inattendues et comme un exutoire à bien des fièvres, une purification, dans ces lectures où tout en me cachant je m'épanche. Je me laisse aller aussi, en présentant mes auteurs, à improviser. Je me suis aperçu, à ma surprise, que j'intéresse davantage en parlant au petit bonheur. Je m'astreignais auparavant (et aussi bien à l'Institut) à préparer, à écrire tous mes dires, et cela manquait de vie.

1942

1^{er} janvier, minuit.

Je reviens de chez Simony qui part pour Florence. Notre revoir, nos adieux furent calmes, sans heurts, — sans émotion non plus. Cet homme a pourtant tenu de la place dans ma vie. L'amitié exagérée que je lui portai, qui fut enfin déçue (je m'étais trop emballé), m'a appris assez de choses sur moi-même — presque flatteuses, à vrai dire. Je vis que je pouvais aller assez loin dans la préférence d'autrui. Pour S. j'aurais fait l'impossible. Je remuai ciel et terre l'an dernier pour son permis de séjour. Et quel plaisir inépuisable je trouvais à l'écouter ; ses souvenirs européens m'enchantaient, et je ne sais quel dilettantisme qui me semblait un des sommets de la culture. Mais ces fleurs, je le vis bien enfin, trop disposées pour la montre manquaient de racines. À se sentir à la fois, par la connaissance des langues et la vie dans divers pays, un citoyen d'Europe, celui qui ne possède point (fût-ce malgré lui) un lieu d'attache, risque de flotter çà et là au hasard, et pour vouloir tout représenter perd toute signification. Je m'en ouvris un jour à S., lui reprochant surtout son goût des hautes relations où je ne voyais que recherche de satisfactions mondaines ; il me répondit que, son but étant de fonder une Europe chrétienne, il lui fallait fréquenter des gens influents.

La vie matérielle devenant impossible à Athènes, il rentre à Florence pour y travailler. Il sent un pressant besoin d'écrire et va se mettre à un ouvrage sur l'universalisme. « Je me sens vieux, disait-il, il est temps que je fasse quelque chose... » Honte à moi ! Qui me dit qu'à la fin de cette année je serai plus avancé dans mon « œuvre » ? Du moins ma vie prend-elle une tournure que je n'attendais pas ; mon métier s'est mis à m'intéresser ; j'y fais des découvertes. Je dois relire mes auteurs pour les expliquer. J'éprouve sur autrui le talent des autres. Je ne crois point

me détourner de mon but. Mais que diantre, quel retard ! Et quand les autres me considèrent comme un homme mûr, je me regarde encore comme un jeune étudiant.

Chose inouïe, il a neigé pendant deux jours. Ce soir, sous la lune, la ville étincelait. La merveilleuse terrasse de Simony regardait une Acropole transformée en ville arabe, tant les maisons de la Placca accrochées dans le roc étaient blanchies, — une muraille des deux parts barrait la rue Scoufa, muraille éblouissante, l'Hymette et le Parnès. Peut-être est-ce tant de beauté, un froid perçant et lumineux dont le souvenir me tient éveillé. Ce soir, mon pas nocturne sur la glace me faisait rêver de Moscou. Je m'étais enfoncé dans le Zappion, dont tous les recoins fouillés par la lune, dessinés par la neige, s'ouvraient à nu. Ainsi tant de mystères sous la nuit impitoyable entraient-ils dans un jour plus inquiétant que l'ombre.

2 janvier.

Je m'apprêtais — assez lucide — à annoter *Le Grand Testament*, quand je suis convoqué par Tilex (société d'achats) pour recevoir raisins et olives. Importance extrême des provisions ; honte de transporter des sacs par une ville jonchée de mendiants. Matinée fichue, mais je profitai du soleil faisant fondre la neige et me livrai au bourgeois plaisir du shopping. Justement je relis *Barnabooth* en vue d'une petite conférence. Tous les livres aimés de mes jeunes années y passent...

Soirée chez Ghyka. Toujours quelques tableaux à me montrer. Si divers, que je n'arrive guère à cerner son œuvre. Toujours de nouvelles recherches, un effort incessant vers le style. Il ne dédaigne pas de peindre la laideur ; une fillette massive vautrée sur un affreux fauteuil parmi d'aurores rideaux roses, avec pour fond l'azur. Rien qui ressemble davantage à une œuvre persane, et où se trouve enclose toute l'atmosphère moderne de la Méditerranée. Nous parlons des écrivains russes, déplorons le pillage d'Isnaïa Voliana. Je raconte ma visite au musée ignoré de Dostoïevsky. Sur Tolstoï, Mme G. prononce plusieurs bourdes, semées d'auteurs de brusques saillies. Cette personne, qui ne se retient pas de philosopher et de rompre par ses cocasseries les entretiens, me rappelle fort la femme de Jouhandeau (qui eut le bon goût de ne point paraître en octobre 39 quand Claude et moi apparûmes de nuit chez Godeau). Nous nous étions perdus de vue depuis des années. Jouhandeau, m'ayant regardé longuement avec envie, s'écria : « Vous avez été heureux... oui, vous avez été très heureux... »

6 janvier.

Je devrais bien — fût-ce pendant ces derniers jours de vacances — me remettre à mon journal. Je sens avec un peu de terreur, de regret aussi, le

vide des années perdues (je veux dire : du journal perdu). Je vivais beaucoup par lui, je sentais toujours à portée de ma main un passé encore chaud. Avais-je un ennui, je m'en purgeais aussitôt, — mais pourtant je m'efforçais de ne tenir compte que de la joie, elle seule, et ce qui peut donner confiance dans la vie et qui réjouit le cœur de l'homme me semblait digne d'être noté. Aujourd'hui, mon métier m'accapare, et puis ce que je vois (pour un peu, je fermerais les yeux) donne une idée trop laide de la réalité pour que j'en veuille garder le souvenir. Il y avait de même chez Papa un parti pris de ne pas voir le mal... Il y aurait certes beaucoup à noter. Mais ce serait vu du dedans. Il me faudrait être dans le bain pour pouvoir faire un vrai témoin, du moins y plonger parfois... Je ne dis pas, d'ailleurs, que je n'aie point de temps en temps la nostalgie de cette vie affreuse que je côtoie... La chance, le bonheur me persécutent. Presque toutes les formes du hasard me trouvent armé. C'est peut-être là ce qui m'empêche d'écrire. Je n'ai pas de blessure, ou plutôt je l'ai fermée. Je sais pourtant qu'un jour l'ébranlement viendra.

Rencontré l'autre jour Simony, précédé d'une carriole¹ ; il transportait ses meubles à l'autre bout de la ville ; je l'accompagne dans un quartier perdu. Curieux personnage ; j'ai été obligé de le juger — et si sévèrement, — et cependant son charme continue d'opérer sur moi. Mais il nous joue la comédie (il s'y prend lui-même) de l'homme religieux et de l'amant de la beauté. Ces deux choses sublimes ne sont pas le tout de sa vie, il y entre encore de l'intrigue, de la ruse, je ne sais quel exhibitionnisme. Je n'ai jamais vu d'homme qui ressemblât davantage à un paon (pas même Letellier). Le naturel lui fait défaut et partant l'oubli de lui-même. Mais rien n'est plus habilement gazé, — du moins je tombai dans le piège, beaucoup d'autres au contraire se méfiaient et s'étonnaient de mon amitié. Il m'avait écrit le mois dernier une immense lettre (huit grandes pages serrées) pour critiquer mon cours sur Poussin. Il avait à peu près raison, et je lui aurais bien répondu... mais cette lettre (un abandon ne se pardonne pas, et nous-mêmes nous faisons payer cher aux gens qui nous ont obligés à changer d'avis sur leur compte) était parsemée de pointes qui sentaient l'aigre. Cela finissait, de plus, en disant qu'on priait pour moi, pour mon bonheur, mon succès etc... Dans le même temps, le saint homme s'introduisait chez mes amies Sp. et leur annonçait que je déteste les Grecs. « Il nous semble jaloux de vous », me dirent-elles en rapportant ce propos. Il est vrai que je n'ai rien fait pour compter quel-

1. Quelques objets de ménage et un vase de nuit posé à nu au sommet de la charrette. [*Note de R. L. au crayon, en bas de page.*]

ques amis dans la ville, tandis que S., pourvu d'un énorme carnet d'adresses, a bien fatigué les sonnettes.

Ce fut pourtant une grande aventure que cette amitié, et quand j'appris le départ de S. je ne pus m'empêcher de courir remonter ses étages. Ce que je m'étais refusé depuis si longtemps (mais j'ai un goût prononcé pour les choses qui finissent bien !). Une des manies les plus drôles du personnage était son « complexe de la terrasse ». Il mettait un véritable point d'honneur à y attirer tout Athènes pour qu'on jouît du point de vue. Il vous faisait ainsi les honneurs de son Parthénon. C'était une de ses dépendances. Je ne crois pas exagérer ; il fallut vraiment que toute la ville défilât, y compris les représentants de tous les pays, dans son obscur escalier. Il tenait d'ailleurs une sorte de tableau de chasse, car il me cita plusieurs fois tel et tel (de ceux qu'il avait connus par moi) qui n'étaient pas encore montés à la terrasse...

Un garçon que je trouve émouvant, qui suit les cours de l'Institut avec une sorte de fièvre, était chez moi l'autre soir. Je l'invite parfois, pour qu'il mange ; il paraît tout à fait misérable ; sa famille est en Égypte. Une alerte survint, et il dut coucher ici. On lui dressa un lit de camp dans ma chambre, le hall étant beaucoup trop froid. Un besoin que j'ai, tenace, de protection, et un goût bien ancien de faire la dinette et de partager mes provisions trouvait de quoi se satisfaire. Mais ce garçon est un pauvre type. Je le savais touchant, mais le croyais normal. Il a, hélas ! (un de plus), l'étoffe d'un raté. Il a voulu être officier, et en même temps est obsédé de philosophie. Obsédé est le mot, c'est une véritable idée fixe. Au lieu d'être simple et bon enfant, il pensait que pour plaire à un intellectuel il fallait lui casser la tête de métaphysique... Je crains plutôt que ce ne fût là son naturel. Les premiers mots qu'il me dit le matin (et vraiment il venait de se réveiller) étaient l'épistémologie.

Promenade avec Théotokas. Compagnie agréable, mais je n'ai jamais vu d'hommes (et, qui pis est, romancier !) moins curieux des choses de la vie. Il me conduit à des rochers dénudés qui se trouvent au-delà de Nyx, paysage inchangé qui domine la mer et d'où se voit sublimement le Parthénon émerger d'une profonde forêt de cyprès noirs (on dirait des sapins), et derrière lui les murailles de l'Hymette. Rien d'humain. On se croirait dans la haute montagne. Au pied de ces rochers grouillait une foule criarde que nous apercevions à travers une cascade de masures, et ces cris n'étaient point grecs, mais turcs, arméniens et que sais-je ? Nous descendîmes vers ces gens. Dans ce quartier de réfugiés en loques règne la prospérité ; c'est là le centre du marché noir ; aucun de ces personnages ne semblait affamé. Tous étaient occupés du plus illicite trafic qui se fait en plein jour. Tous les produits introuvables dans Athènes (et dont

l'absence cause des milliers de morts) s'étalaient là sans pudeur...

Merveilleuse journée hier. Beaucoup transpiré (j'avais des rhumatismes !). Je fus à Képhisia en vélo (la première fois que j'en fais depuis quinze mois). J'attendais depuis bien longtemps un plaisir infini d'une journée d'hiver dans le studio de Saretannis au milieu des plus beaux livres du monde (je veux dire les mieux choisis). Là reposent tous les livres qu'il suffit de connaître. Mes espoirs furent pleinement satisfaits, autant par la cuisine, les vins, que la conversation et le *silence*. On me laissait volontiers parcourir les bouquins. Je me sentais chez moi, dans une maison que Gide eût habitée avec délices.

Dîné le soir à Psycho. Marc m'avait prêté son vélo.

Écouté les nouvelles. Ça chauffe à Paris. Émotion de me trouver en famille, de respirer l'adolescence de Marc. Je lui ai expliqué Pascal l'autre jour. Apporté à sa mère la *Confidence africaine*. revenu à pied dans le froid sonore. On pataugeait dans la neige fondue à Képhisia (et le retour dans la nuit noire, à bicyclette, était bien incommode, mais le danger n'est pas sans m'émoustiller).

Lettre de Jacques (par la valise). Il revient de Lyon où il passa Noël avec Michel. Ces quelques jours de permission furent exquis (conversations, hôtel, dîners, spectacles...). Tout cela très semblable aux dimanches que je passais avec Michel quand il venait me rejoindre à Lyon en 36.

J'aime fort à retrouver chez Jacques ce sens assez noble de la volupté, la jouissance loyale, que possèdent Michel et Henri. On se comprend mieux soi-même quand on a des frères. Tout ce qu'on fait avec eux prend un air d'intimité, de poésie. Que de secrets en commun ! Jacques a regagné maintenant son camp de jeunesse dans les Alpes. Gide lui écrit. Jacques lui fait passer mes lettres.

Donné une leçon au jeune P. (la dernière, il doit soigner maintenant ses mathématiques).

... Couru sous la pluie à l'étrange quartier du marché noir acheter un pain. Payé ce pain plus de 300 f.

Visite à Dimaras. Un vieux monsieur présent parle excellemment de Maupassant. On n'est pas tendre pour Simony, qui fréquenta décidément trop de monde, y compris les occupants.

Soirée pluvieuse presque tiède passée près de Lilika blottie sous des fourrures. Je me grille devant son radiateur électrique. Causons à bâtons rompus, comme il est amusant de le faire avec elle, qui sait mêler de poésie ses folies et sa grande pitié.